Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1997)

Heft: 4

Artikel: L'histoire de la langue en questions : leçon inaugurale prononcée le 25 octobre 1995

Autor: Schwarz, Alexander

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870420

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'HISTOIRE DE LA LANGUE EN QUESTIONS

Leçon inaugurale prononcée le 25 octobre 1995

Quand on pense à celui qui s'intéresse à l'histoire de la langue, on pense à une fuite vers le passé. On s'imagine quelqu'un qui compare le mot gothique *têkan* avec le mot allemand *Zeichen* pour en déduire quelques lois de phonologie historique. Mais je ne viens pas seulement d'évoquer la théorie populaire de l'histoire de la langue qui la présente comme une comparaison de différents états stables ; les théoriciens avancent les mêmes idées. Hermann Paul a défini la méthode philologique il y a un siècle[1]. Premièrement, il s'agit, selon lui, de déduire d'un texte l'organisme psychique dont il est le produit, donc une sorte de langue individuelle. Deuxièmement, il faut calculer la moyenne de tous ces organismes contemporains ; troisièmement, la comparaison diachronique de ces moyennes permet d'en déduire les lois de l'histoire de la langue. Le procédé est assez similaire chez Ferdinand de Saussure : d'abord reconstruction des systèmes synchroniques, puis comparaison diachronique de ces systèmes[2]. Il y a, néanmoins, une différence majeure entre Paul et Saussure. Ce dernier suggère qu'il est possible de faire de la linguistique sérieuse, même en s'arrêtant avant l'étape diachronique. Le pas menant de la parole (des énoncés individuels) vers la langue (système abstrait et autonome) est beaucoup plus difficile et beaucoup plus caractéristique de la linguistique, que le dernier pas qui

---

1. Hermann PAUL, *Principien der Sprachgeschichte*, 2, Halle, 1886; voir Alexander SCHWARZ, «Sang und Zwang; zum Verhältnis von Textanalyse und Sprachgeschichte», in *Verborum Amor, Festschrift für Stefan Sonderegger*, Berlin/New York: W. de Gruyter, 1992, p. 71-76.

2. Ferdinand DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Lausanne/Paris: Payot, 1916.

aboutit à une simple comparaison dans le temps. La place de la linguistique pure et dure a, dès lors, été conquise par la linguistique synchronique de la langue.

Il faut mentionner, en revanche, des sociolinguistes comme William Labov, invité régulier de notre Faculté, qui s'opposent à cette hiérarchie. D'après eux, de tels systèmes n'existent que dans la fantaisie des structuralistes. Selon la sociolinguistique, il n'y a pas *une* langue française ou allemande, mais des centaines de variantes sociales, géographiques, professionnelles, stylistiques ; des variantes selon l'âge, le sexe, et selon la langue première du locuteur. C'est justement entre les variantes que se joue l'histoire de la langue[3]. Sans querelle entre variantes, sans imitation de certaines formes prestigieuses et sans stigmatisation d'autres, les germanophones diraient encore *têkan*. Ce qui me parle le plus en écoutant Labov, c'est que chez lui l'histoire est vraiment encore en train de se faire, parce que les variantes prestigieuses et les variantes stigmatisées existent et existeront toujours. Sans elles, pas de notes scolaires. Mais j'anticipe. Disons pour résumer que l'histoire de la langue, c'est l'instable dans le langage et que cette histoire n'est pas encore terminée.

Ce que je vous propose aujourd'hui, c'est une promenade à travers les siècles de l'allemand, promenade qui ne nous mènera pas le long des grandes lois phonologiques, ni d'un système au suivant. Je ne vous propose qu'une simple balade pour parcourir et discuter quelques textes. Un des buts de cette balade est de tester si l'histoire de la langue ne trouve pas son sujet spécifique justement dans des textes individuels, un autre, de poser des questions qui correspondent à ces textes pour voir si les réponses ne sont pas valables également pour les questions qui nous inquiètent aujourd'hui. Car, si ma thèse est juste, les questions pertinentes sont toujours du même ordre.

1.

Commençons avec trois textes écrits en Allemagne autour de l'an mille. On connaît rarement les noms des auteurs de cette époque. De ce fait, il est permis de se demander pourquoi les noms d'Otfrid de Wissembourg, de Rosvita de Gandersheim et de Notker de Saint-Gall nous ont été transmis.

---

3. William LABOV, «Die soziale Bedingtheit des Sprachwandels», in N. Dittmar, B.-O. Rieck (éd.), *Sprache im sozialen Kontext*, Königstein, 1980, p. 95-154.

Otfrid l'alsacien est l'auteur, le compilateur, et l'organisateur d'un corpus de textes bibliques latins avec commentaires. Alors que ces textes sont anonymes, il nous a transmis son nom en forme d'acrostiche et de téléstiche dans une lettre dédicatoire, qui accompagne son poème en vieux haut allemand rimé. Ce poème relate la vie du Christ. Otfrid a révélé son nom pour assumer sa responsabilité dans cette entreprise fort osée. Le premier aspect remarquable est que ce poème est rimé parce qu'il représente le tout premier texte à utiliser, de manière systématique, la figure rhétorique du *homoeoteleuton* qui est devenue depuis, et non seulement en Allemagne, le signe distinctif de la poésie. Ce tour de force est encore surpassé par l'utilisation poétique d'un idiome sans orthographe, qu'Otfrid n'hésite pas à appeler *deformitas* ou *barbaries*. Pourquoi ce travail, dans le sens de *labor*, ou du vieux haut allemand *arabeiti*? Parce que les Francs, bien qu'aussi preux et aussi pieux que les Romains, ne possédaient pas de littérature. Être à l'école de Virgile ou d'Ovide, ne veut pas dire écrire en latin comme eux, mais utiliser au contraire, comme eux, sa propre langue pour composer de la poésie. Otfrid a probablement ruiné sa renommée éventuelle dans l'histoire de la littérature allemande en choisissant ce qui, pour lui, était le sujet le plus grandiose, la vie du Christ[4].

Rosvita, abbesse de Gandersheim en Basse-Saxonie n'a pas répété cette erreur. Ses pièces de théâtre sur les vies des saints — et des saintes — nous offrent des histoires dramatiques, voire sanguinaires, dont nous avons tout à fait oublié l'intrigue pendant la sécularisation. Si elle n'a pas fait son chemin chez les germanistes non plus, c'est à cause de son choix de langue qui s'est porté, tout simplement, sur le latin. Rosvita cherche à démontrer ce que l'homme — et la femme — peuvent atteindre s'ils ont confiance en Dieu. Le secret du pouvoir des femmes réside dans la chasteté. Si Rosvita, vouée à la chasteté elle-même en tant que religieuse, a signé de son nom ses œuvres, ce n'est que pour confirmer sa propre thèse. La critique féministe a cependant remarqué que la chasteté prive le sexe féminin de ses qualités propres. Dans sa pièce *Le Martyre des saintes vierges Agapes, Chionia et Hirena*, cette dernière se hâte de distinguer clairement entre le corps féminin sans valeur et l'âme, selon la critique

---

4. Voir Alexander SCHWARZ, *Der Sprachbegriff in Otfrids Evangelienbuch*, Bamberg, 1975.

pleine de caractéristiques masculines, comme « rationalité, force, courage, constance, et loyauté[5]».

Si nous trouvons chez Rosvita un mélange de caractères féminins et de facultés masculines, alors Notker de St-Gall se singularise par un mélange linguistique en produisant ce que la critique ancienne ne pouvait s'empêcher de condamner comme cacographie germano-latine. C'est le mérite de Stefan Sonderegger, mon directeur de thèse, d'avoir montré que ce mélange reflète un enseignement du latin qui, selon une didactique raffinée, repose sur la langue des élèves[6]. Ceux-ci l'ont probablement apprécié, ce qui expliquerait pourquoi ils nous ont transmis le nom de leur *doctissimi atque benignissimi magistri*. Les philologues l'ont mal digéré et le vieux haut allemand n'est pas à la mode dans nos universités.

2.

Passons au XIIe siècle, tout en restant chez les germanistes du XIXe qui ont édité le plus grand poète du Moyen Âge allemand, Walther von der Vogelweide. Dans l'édition bilingue utilisée par nos étudiants de première année, on trouve le morceau suivant :

> Er giht sowenne ein wîp ersiht
> sîn ouge, daz si sî sîn ôsterlîcher tac.
>
> Er behauptet nämlich, sobald er nur eine bestimmte Frau erblickt, sie sei seine Auferstehungsfreude[7].

Un homme affirme que dès qu'il aperçoit une certaine femme, elle a sur lui le même effet que Pâques sur un chrétien. Cet

---

5. Charles NELSON, Hrotsvit VON GANDERSHEIM, «Madwoman in the Abbey», in A. Classen (éd.), *Women as Protagonists and Poets in the German Middle Ages*, Göppingen: Kümmerle, 1991, p. 53.

6. Stefan SONDEREGGER, «Gesprochene Sprache im Althochdeutschen und ihre Vergleichbarkeit mit dem Neuhochdeutschen; Das Beispiel Notkers des Deutschen von St. Gallen», in Horst Sitta (éd.), *Ansätze zu einer pragmatischen Sprachgeschichte*, Tübingen: M. Niemeyer, 1980; voir Alexander SCHWARZ, «The Revival of Philology», *Michigan German Studies,* 9, 1983, p. 45-62; pour la modernité de cette approche, voir Wolfgang BUTZKAMM, «Fremdsprachenunterricht auf wissenschaftlicher Grundlage», in A. Schwarz (éd.), *Enseignement des langues et théories d'acquisition*, Bulletin suisse de linguistique appliquée, 63, 1996, p. 75-93.

7. Walther VON DER VOGELWEIDE, *Gedichte*; Ausgewählt und übersetzt und mit einem Kommentar versehen von Peter Wapnewski, Frankfurt a. M./Hamburg: Fischer Bücherei, 1962.

homme aurait donc l'attitude dépassée des *Minnesänger* traditionnels que Walther ridiculise dans son poème.

Si vous comparez le fameux manuscrit enluminé dit « Manesse » — qui nous transmet la miniature du chanteur en penseur — vous trouvez le passage suivant :

> er giht wenne sin oge ein wib ersiht
> si si sin ostlicher lich tag.

Le contenu ne semble pas avoir changé, mais dans la version du manuscrit il y a deux syllabes de plus dans la première ligne et quatre de moins dans la deuxième. Pourquoi l'éditeur moderne a-t-il changé le texte, tout en essayant de ne pas toucher au contenu ? Parce que l'homme dont Walther parle ici, c'est Reinmar de Haguenau, son rival en poésie, dont il parodie un poème. Et dans ce poème de Reinmar, les vers en question ont le même nombre de syllabes que dans l'édition moderne. Un écart, qui ne pose aucun problème pour le copiste de l'époque, mais qui est insupportable pour le philologue moderne qui songe à un moyen haut allemand cohérent qui puisse lui servir de référence pour ses dictionnaires et ses manuels de stylistique et de grammaire. La retranscription moderne diminue l'acuité de l'attaque, nettement plus forte si un vers cité de l'adversaire viole toutes les règles métriques et commence par un bégaiement, *si si sin,* pour en inclure un deuxième, *licher lich*, qui fait allusion à *lecherlîch*, ridicule. De plus, les versions en moyen haut allemand ne permettent pas de décider si c'est la *frouwe* du *Minnesänger* exclusivement, ou si tout être féminin peut produire des effets tellement exagérés sur le ménestrel. La traduction, quant à elle, décide pour nous — et se prononce en faveur de la fidélité du ménestrel envers sa dame et rien que sa dame.

3.

La question d'un sens univoque se pose même si la forme échappe aux corrections d'une critique textuelle bornée. Pour passer au XVe siècle, je vais vous présenter quelque chose de plus comique venant de Vienne, ma ville natale. Il s'agit des *Histoires du curé de Kalenberg* — donc des calembours originaux.

Que faire par exemple pour vendre son vin aigre aux paysans qui, de plus, sont des vignerons eux-mêmes ? Le curé de Kalenberg annonce qu'il va traverser le Danube en volant et, orné de plumes de paon, monte sur le clocher de son église. Il ne se passe rien d'autre pour l'instant. Il fait chaud et les paysans ont

soif. Quand, enfin, le sacristain vient lui signaler que tout le vin a été vendu, le curé se montre sur le clocher et blâme ses paroissiens pour leur naïveté. Une belle réussite. Mais si nous réfléchissons un peu, les choses s'avèrent plus compliquées qu'elles ne paraissent[8]. D'abord, la responsabilité de la crédibilité d'une annonce revient, en général, à l'émetteur et non pas au récepteur. Ensuite, une annonce qui ne promettrait rien d'invraisemblable ne serait pas une annonce selon les règles. La faute ne réside donc ni dans la crédulité des paysans ni dans les mots du curé, mais dans ses actions non verbales qui, comme il ne vole pas, justement font défaut. De plus, la question de savoir si un homme (ou une femme) peut voler n'est pas si simple à résoudre. C'est à cette période justement que des religieux ont essayé de voler ou ont prédit dans leurs traités, comme Roger Bacon par exemple, que les hommes voleraient un jour. Finalement, il est presque incroyable qu'on puisse vendre du (mauvais) charbon à Newcastle en promettant une performance sans la réaliser. Si le public des *Histoires du curé* savait lire, c'était, probablement, parce qu'il utilisait la langue écrite pour son métier. À l'époque, la parole donnée faisait le bonheur du marchand. La parole non tenue, qui fait quand même le bonheur pécuniaire du curé, ne doit pas avoir rassuré ce public.

De tels germes d'incertitude et de contradiction semés dans un texte me semblent être les unités minimales de l'histoire de la langue. Le curé de Kalenberg met ses paysans et ses lecteurs au désespoir, parce qu'il ne représente ni l'autorité fiable de l'église ni le partenaire fiable d'une société d'échange, tout en évoquant ces deux domaines dont l'un est, à l'époque, en déclin et l'autre en progression.

Les XVe et XVIe siècles en Allemagne et en Suisse, laquelle commence à s'affirmer hors du *Reich*, nous apportent le début d'une réflexion systématique sur des phénomènes linguistiques. Voici l'humaniste glaronais Ägidius Tschudi :

> Vbi notandum Germanos, praesertim Sueuos, in lingua sua plus abundare literis quam Gallos, nam sribunt, teutsch, unde et Teutones appellantur, hauss, thewr etc. Heluetij uero utuntur pau-

8. Voir Alexander SCHWARZ, «Gedanken zur Kommunikationsgeschichte des Frühneuhochdeutschen», in *Festschrift Rudolf Grosse*, Frankfurt a. M., 1995, 167-73; je suis en train de préparer une édition du *Curé* en français moderne.

> cioribus literis, et Belgae ad huc paucioribus, loquunturque cum tanta festinatione, ut Heluetij illos intelligere uix queant[9].

Tschudi discute ici quatre langues différentes, (1) l'allemand des Germani et son dialecte souabe, (2) le français des Galli, (3) le suisse allemand des Helvetii, et (4) le néerlandais des Belgae. Il les distingue selon le nombre des lettres nécessaires pour exprimer le même léxème.

Si l'on compare le mot allemand *teutsch* avec le français *teut* dans *teutonique*, le suisse allemand *tütsch* et le néerlandais *diets*, on remarque bien les différences évoquées par Tschudi. Nous mettrions peut-être en question la nature générale de cette loi phonologique ou graphématique, mais nous devons accepter que pour le XVIe siècle l'Allemagne, la France, la Suisse alémanique et les Pays-Bas parlaient quatre langues différentes ; tandis que maintenant, il me semble que nous ne sommes pas si sûrs du nombre correct.

4.

Passons à des époques plus rassurantes, passons enfin à la langue de Goethe. Voici un petit texte écrit par lui durant son voyage en Suisse, en 1775. Le 16 juin, il note :

> d.16. Abends 3/4 auf 8 dem Schwizer hocken gegenüber. den ersten nahen schnee. Awfull. tiefe Tannen im Thal. Nachts 10 in Schweiz. Müd und munter vom Berg ab springen voll Dursts u. lachens. Gejauchz bis zwölf[10].

La langue de Goethe n'est pas stricte en ce qui concerne les majuscules, ni au commencement de la phrase, ni au début des substantifs. Elle n'est pas uniforme non plus pour l'orthographe des mots : on trouve *Schwiz* et *Schweiz*, on trouve *Thal* avec « h », mais *Tannen* sans « h ». Et elle n'est pas stricte pour la transcription de l'heure : 8 et 10 en chiffres, 12 en lettres. Finalement, elle n'a pas honte d'un anglicisme, *awfull*, — anglicisme qui sert à

---

9. Citation d'après Stefan SONDEREGGER, «Die niederländische Sprache aus der Sicht der schweizerischen Gelehrten des 16. bis 18. Jahrhunderts», in St. S. et J. Stegeman (éd.), *Niederlandistik in Entwicklung*, Leiden, 1985, p. 94. J'ai choisi la version latine et non pas la version allemande du texte de Tschudi.

10. *Von Zürich nach Weimar; Goethes Tagebuch 1775*, 2, K.-H. Hahn (éd.), Weimar: Nationale Forschungs-und Gedenkstätten der Klassischen deutschen Literatur in Weimar, 1988.

exprimer, peut-être, justement ce sentiment[11]. Vous me direz qu'il y a d'autres textes de Goethe, et là je vous suivrai tout à fait. Ce que j'aimerais montrer, c'est justement que la langue de Goethe ne suit de norme que quand les circonstances le rendent nécessaire. Les textes du XVe et XVIe ne suivaient jamais de norme, ceux du XVIIIe et XIXe le font parfois, mais c'est seulement notre siècle qui semble se contraindre (et nous contraindre) à le faire toujours.

5.

Après ce petit voyage dans les années 1000, 1200, 1500 et 1800, nous sommes donc de retour dans le présent où, selon notre thèse, l'histoire de la langue ne s'arrête pas. Comme vous connaissez vous-mêmes nombre de textes contemporains, je n'oserais pas choisir de texte pour y trouver des questions spécifiques de notre temps. Je vais plutôt faire l'inverse et emprunter une démarche onomasiologique : évoquer quelques préoccupations linguistiques actuelles et supposer que vous les partagez :
Premièrement, la compétence linguistique diminuée des jeunes.
Deuxièmement, l'influence croissante de l'anglais.
Troisièmement, le *schwyzertüütsch* comme barrière culturelle.
Quatrièmement, le féminisme langagier.

Les questions linguistiques sont toujours des questions délicates. Comment donc les traiter ici ? Je vais essayer de suivre une démarche précise et vérifiable. Ce n'est pas le bon sens ou une certaine vision de la culture et de la politique suisse qui vont me guider ; je vais essayer de traiter, dans le temps qui me reste, les quatre questions avec les outils des textes du passé — surtout ceux que nous venons de discuter.

En premier lieu, j'aimerais aborder la question de la compétence linguistique des jeunes. Revenons à Goethe. L'historien de la langue Ulrich Knoop distingue deux étapes consécutives de l'histoire de l'allemand. La première est guidée par le principe de la langue compréhensible, la deuxième par le principe de la langue correcte[12]. Au temps de Goethe, ce deuxième principe est

---

11. Le *OED*, I, 833, donne comme signification pour le XVIIIe siècle: 1. terrible, 2. worthy of profound respect, 3. sublimely majestic. On ne peut donc être sûr que de la force du sentiment évoqué.

12. Ulrich KNOOP, «Von der verstehbaren zur richtigen Sprache», in *Germanistik und Deutschunterricht im Zeitalter der Technologie*, Germanistentag Berlin 1987, Tübingen: M. Niemeyer, 1988, 401-8.

tout nouveau, et il n'est utilisé que dans un cadre très formel. L'école obligatoire du XIXe siècle a généralisé ce principe, afin de pouvoir justifier la sélection scolaire et sociale. Elle a inventé la notion de faute, devenue si familière, que l'historien de la langue doit se demander quelles incertitudes, contradictions, variantes et changements potentiels dans une langue ont un beau jour été déclarés comme fautes. Je ne remarque qu'en passant, que la soi-disant faute ne fait pas seulement nécessairement partie du développement historique d'une langue, mais aussi du développement ontogénétique d'un enfant, qui à force d'essais construit progressivement sa propre grammaire et son propre lexique[13]. L'historien de la langue ne peut que faire preuve de scepticisme quand il constate qu'aujourd'hui, les jeunes gens doivent écrire correctement dans des langues qui ne sont même pas les leurs ! Soyons donc patients avec nos pauvres écoliers. Et prenons aussi en considération les tâches nouvelles que l'évolution technologique des moyens de communication leur impose. Les recherches de Horst Sitta et de son équipe sur les compétences linguistiques des bacheliers zurichois montrent que leurs compétences n'ont pas diminué — du moins, si la notion de compétence linguistique ne se limite pas à celle de l'orthographe[14].

Deuxièmement, examinons le problème de *l'allemanglais*, frère jumeau du franglais. L'anglais des dix premiers siècles de l'histoire de l'allemand était le latin. Pour Rosvita, il est naturel d'écrire en latin ; Otfrid explique longuement pourquoi justement en imitant les latinistes, il se sert de l'allemand ; Notker n'a pas de problèmes avec un mélange fructueux ; Tschudi nous offre ses réflexions en deux versions. Et pour ce qui est de l'anglais, Goethe l'utilise sans gêne s'il trouve quelque chose vraiment *awful*. Les efforts des puristes allemands se sont heurtés à plus de parodie que d'approbation. Je vous rappelle le fameux *Schlauchapfelschlotterspeise* pour *Bananenpudding*. Leur travail n'a porté de fruits que lorsqu'il a permis une différenciation entre un mot étranger qui a survécu à leur démarche et le mot allemand qu'ils ont proposé à sa place, comme, par exemple, *Reiter* pour le cavalier moderne, *Ritter* pour le chevalier médiéval, et *Kavalier* pour

---

13. Voir les travaux de Corder et de Selinker sur l'interlangue et l'interférence.

14. Horst SITTA, «Defizit oder Entwicklung; zum Sprachstand von Gymnasialabsolventen und Studenten», in *Jahrbuch des Institutes für deutsche Sprache,* Berlin/New York: W. de Gruyter, 1989, 233-54.

l'homme galant. L'historien de la langue — et je tiens à répéter que je ne parle ici qu'en tant que tel — ne peut donc que proposer une attitude ludique envers d'autres langues. Voici une devinette qui a paru à Zurich dans le *Tages-Anzeiger :* VENITIS EDA.VIR D.M. AVE. Le lecteur, la lectrice, ne sont plus tenus de maîtriser le latin, mais on attend d'eux qu'ils sachent le viennois. Dans ce cas, la solution est vite trouvée : Wenn i di see, da wird ma wee : quand je te vois, ça me fait mal. Solution qui nous rappelle l'homme insensé de Walther.

Nous nous trouvons en plein cœur du troisième problème, celui du *Schwyzertüütsch*, exacerbé encore lors des débats sur l'article langagier dans la constitution fédérale. Les exemples tirés de l'histoire — et je vous renvoie au texte de Tschudi — nous montrent clairement deux choses. Premièrement, l'idée que tous les germanophones devraient parler le bon allemand donne à cette variante de l'allemand une position qui n'est pas sa position traditionnelle. Ce furent d'abord les intérêts économiques des imprimeurs du Nord et du Sud de l'Allemagne — y compris de la Suisse alémanique — qui les ont incités à se rallier à la langue de la Bible de Luther. Au XIXe siècle, certains milieux allemands, citadins et bourgeois, ont commencé à parler comme on écrivait, sans, pour autant, éliminer les dialectes. Les Suisses allemands bourgeois ne les ont jamais imités systématiquement[15].

Que faire, ici à Lausanne, de cette situation désagréable pour beaucoup ? Restons avec Tschudi, là où il parle justement des problèmes de communication. Est-ce qu'il dit que l'on ne peut pas comprendre les Néerlandais avec leur maladie de la gorge ? Non, il estime que ces gens parlent à une vitesse telle, qu'il devient difficile pour les Suisses de les comprendre : *loquunturque cum tanta festinatione, ut Heluetij illos intelligere uix queant*. Donc le problème, c'est la vitesse. Je suppose que cela signifie qu'il était difficile d'organiser une communication exolingue avec les Néerlandais. Une vitesse réduite fait partie d'un ensemble de stratégies appliquées par les interlocuteurs pour se comprendre. Cet ensemble de stratégies a visiblement fonctionné pendant des siècles, pendant le règne de ce que Ulrich Knoop[16] appelle la langue compréhensible — compréhensible même pour des étran-

---

15. Walter HAAS, «Reine Mundart», in *Verborum Amor*; Festschriftt Stefan Sonderegger, Berlin/New York: W. de Gruyter, 1992, p. 586.
16. Voir note 12.

gers. Il va de soi que les deux parties doivent vouloir et croire pouvoir se comprendre, et qu'elles ne doivent surtout pas détester la langue qu'elles rencontrent qui est, ne l'oublions pas, la langue des personnes rencontrées.

Il est clair que ce procédé de communication exolingue n'a pas fonctionné toujours et partout sans difficulté. La remarque concernant la trop grande vitesse des Néerlandais est évidemment un indice d'une telle difficulté. Mais ce qui frappe en feuilletant des textes des siècles passés, c'est justement que des problèmes en communication exolingue ne sont que rarement évoqués. En 1536, le pays de Vaud est devenu partie d'un canton bilingue sans frictions importantes d'ordre linguistique. Dans son *Histoire du Canton de Vaud* de 1837, Juste Olivier discute les « inévitables froissements » entre Bernois et Vaudois, mais les explique par « la différence de race » et non pas par la différence de langage[17]. Ulrich Im Hof, dans son grand panorama intitulé *Mythos Schweiz*, essaie de retracer le problème linguistique en Suisse. Le plus ancien témoignage attestant d'un souci vis-à-vis d'une Suisse plurilingue qu'il ait trouvé, date de 1789, donc déjà de l'époque de la langue correcte. Le Vaudois Philippe Sirice Bridel, pasteur à Bâle, remarque que :

> C'est certainement sous le point de vue politique, un mal que cette diversité de langage dans un aussi petit pays que le nôtre; elle rend un tiers de la Suisse presque étranger aux deux autres; elle paraît annoncer deux peuples et par conséquent deux intérêts distincts; s'il n'y avait qu'une seule langue de Constance à Genève, cela donnerait plus de consistance à la confédération générale en rapprochant davantage et les États et les individus[18].

Pour Im Hof, ce n'est que la Première Guerre mondiale qui a creusé le *Röstigraben*. La recette pour combler le fossé serait de convaincre les deux parties de faire face à une situation bilingue spécifique, à gérer de cas en cas. Les modalités de la communication interculturelle pourraient être choisies entre le modèle suisse, selon lequel chacun parle sa langue, le modèle biennois, où la personne qui ouvre le dialogue en détermine la langue, le modèle de la *lingua franca* qui peut être joué par le bon allemand ou l'anglais, ou encore parmi d'autres modèles. Une telle démarche me semble tout à fait réalisable si l'on renonce à des stéréotypes du

---

17. Juste OLIVIER, *Le Canton de Vaud*, 2 vol., Lausanne: M. Ducloux, 1837, p. 1052.

18. Ulrich IM HOF, *Mythos Schweiz*, Zürich: Neue Zürcher Zeitung, cop., 1991, p. 146.

genre « le dialecte est incompréhensible » ou « seul le dialecte est la langue du cœur ». La solution la plus simple est celle du modèle suisse, modèle peut-être même pour l'Europe, mais elle demande un changement de l'enseignement, changement qui favoriserait à la fois la faculté de compréhension orale et l'enseignement de plusieurs variantes de l'allemand, en allant donc dans la direction d'un plurilinguisme réceptif.

J'en arrive au dernier enjeu, la question du féminisme linguistique. Si l'on ouvre les pages d'emploi d'un journal d'outre-Sarine, on y trouve des formulations inconnues il y a dix ans : des majuscules ou des barres obliques au milieu d'un mot, des parenthèses, des formules jumelles, et dans tout cela une hétérogénéité presque goethéenne. Comment réagir ? La réponse que nous dicte l'histoire de la langue est triple :

(1) Histoire signifie changement. Des mots changent d'orthographe (le moyen haut allemand *si* correspond à un *sie* en allemand moderne), de prononciation (*sî-sei*), et de sens (*wîp* ne correspond pas à *Weib* mais à *Frau*); ils disparaissent (*giht*) et des mots nouveaux apparaissent (*behauptet* dans la traduction de Walther par Wapnewski). Ces faits ne nous gênent guère lorsque nous parlons d'un passé lointain. Celui qui aurait lutté contre de telles modifications, n'aurait mérité qu'un sourire de dédain. Dans cette perspective, il faut réagir de la même manière aujourd'hui. Des changements comme la disparition du mot *Fräulein* ou l'apparition des I majuscules au milieu d'une désignation de métier ne devraient pas trop nous inquiéter.

(2) Une position neutre vis-à-vis d'une telle évolution n'est cependant pas envisageable non plus. Maintenant que l'on a le choix de s'adresser aux femmes et aux hommes qui font leurs études par *Studenten* ou bien par *Studentinnen und Studenten* ou encore par *Studierende,* ce choix est devenu un *schibboleth*. Qu'on le veuille ou non, dans un cas comme dans l'autre, on prend parti.

(3) Ceux et celles qui choisissent de parler de *Studentinnen und Studenten*, ou de *Studierende*, ou encore de *StudentInnen*, se moquent visiblement d'être compréhensibles ou corrects : *Studierende* est plus difficile à décoder que *Studenten*, et le système orthographique actuel exclut des majuscules au milieu d'un mot. On voit donc apparaître un troisième principe dans l'histoire de l'allemand, principe qui vient après celui de la compréhensibilité et après celui de la correction. Dans un essai dans le *Spiegel,* Harald Weinrich donne un nom à ce nouveau principe, le nom de *Zivilität*,

du français *civilité*[19]. Ce principe n'est d'ailleurs pas tout à fait nouveau.

Anna Grotans a trouvé dans la bibliothèque Preussischer Kulturbesitz à Berlin un manuscrit de rhétorique du XVe siècle, écrit en latin, et comprenant des passages incompréhensibles :

> sosce nels nellemo
> pe geginit andremo suo viri filos liêmo firsmiten sclitriemo[20].

Elle a pu identifier ce passage avec un exemple en vieux haut allemand dans la Rhétorique latine de Notker de Saint-Gall :

Sose snel snellemo	Si un héros (un homme vite) en
pegagenet andremo	rencontre un autre,
sô wirdet [filu] slîemo	très vite sera
firsniten sciltrîemo	cassé le bouclier.

L'éditeur du XVe siècle a copié ces vers dans une forme mutilée — donc sans les comprendre, par simple respect pour le manuscrit énigmatique qu'il avait devant lui.

Que de plus digne de notre intérêt que les énigmes ? L'histoire de la langue nous les procure, parfois clairement comme dans les petites histoires pas si catholiques comme celles du Curé de Kalenberg, parfois cachées derrière le travail de générations de philologues qui ont tenté de donner un sens univoque et définitif aux textes ambigus et provisoires. Et je me réjouis qu'apparemment nous vivions aujourd'hui le début d'une nouvelle époque de l'histoire de la langue allemande, le début justement du règne de la civilité.

Alexander SCHWARZ

---

19. Harald WEINRICH, «Die Etikette der Gleichheit», in *Der Spiegel* , 28, 1994, p. 164-66.

20. Anna GROTANS, communication orale au *Congress on Medieval Studies*, Kalamazoo: mai 1994.